lesoirculture@lesoirdalgerie.com

Le coup de bill'art du Soir

bakoukader@yahoo.fr

Woody Guthrie, la guitare qui tue les fascistes

Par Kader Bakou

Les «Oakies» sont ces milliers d'Américains chassés de l'Oklahoma par la misère et dont le roman *Les raisins de la colère* de John Steinbeck raconte l'épopée. Woody Guthrie est l'un d'eux. En Californie (le paradis promis, par de mystérieuses brochures), il s'opposa avec sa guitare à l'exploitation des «Oakies» par les entreprises fruitières de cet Etat de l'ouest des Etats- Unis. Fiers de ses engagements politiques, il inscrivait, dès les années 1930, sur ses guitares, cette phrase très éloquente «This machine kills fascists» (cette machine tue les fascistes). Une de ses plus célèbres chansons est *Deportee*. Il est aussi l'auteur de *This land is your land*, des *Ballades de Sacco et Vanzetti* et de *Round and Round Hitler's Grave*. Le film *En route pour la gloire* (1976) de Hal Ashby est adapté de sa biographie. Devenu une figure de proue du mouvement folk dans les années 1960, il est avant tout un chanteur country. Son folk protestataire a eu une influence majeure sur tous les futurs «protest singer» américains dont Pet Seeger, Bob Dylan, Joan Baez et Bruce Springsteen. Les textes engagés de Guthrie sont portés par une musique considérée comme «brute», simple et sans fioritures. Sa musique fait partie aujourd'hui de la culture contemporaine des Etats-Unis. Woody Guthrie (1912-1967) est l'auteur d'environ 1400 chansons. Jusqu'à nos jours, sa guitare est plus efficace que tous les canons.

K. B.

ACTUCULT... ACTUCULT... ACTUCULT

CENTRE CULTUREL FRANÇAIS D'ALGER

Dimanche 20 février à 17h : Conférence : «Une nationalité transcoloniale : les chemins d'une binationalité franco-algérienne» par Séverine Labat, auteur et réalisatrice, chargée de recherche au CNRS.

CENTRE CULTUREL FRANÇAIS D'ORAN

● **Jusqu'au 24 février 2011 :** Exposition de peinture de Karim Sergoua intitulée «Elan de vie versus Elan de vie».

LIBRAIRIE DES BEAUX-ARTS (RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)

● **Samedi 19 février à 14h30 :**
Hadjira Oubachir dédicacera son recueil de poésie *Thirga n tmes* (Rêves de feu) paru aux éditions Achab.

GALERIE MOHAMED-RACIM (AVENUE PASTEUR, ALGER)

● **Jusqu'au 28 février 2011 :** Exposition d'œuvres de l'artiste algérien Mustapha Adane et du Palestinien Naji Al-Ali.

PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)

● **Jusqu'au 20 février :** Exposition «Les Phéniciens d'Alger, les routes du commerce entre la mer Méditerranée et l'Afrique noire» (salle 4 de 10h à 18h).

SALLE EL-MOUGGAR (ALGER-CENTRE)

Programme cinéma

● **Mercredi 16 février :** Film *Salt* avec Angelina Jolie à 14h.

GALERIE EZZOU'ART (CENTRE COMMERCIAL ET DE LOISIRS DE BAB EZZOUAR, ALGER)

● **Jusqu'au 5 mars 2011 :** Exposition collective d'arts plastiques (25 artistes) intitulée «La couleur dans tous ses états».

CINÉMATHÈQUE ALGÉRIENNE (26, RUE LARBI BEN M'HIDI, ALGER-CENTRE)

● **Mercredi 16 février à 13h et 16h :** Film *Un jour* de Kadour Gouaiche (Algérie).

● **Jeudi 17 février à 13h et 16h :** Film *Le retour du désert* de Stéphan Bernhardt (Algérie-RDA).

CÉLÉBRATION DU MAWLID ENNABAOUI À ADRAR

Le *S'boue*, une semaine de festivités

La célébration de la naissance du Prophète (QSSSL) a lieu chaque année dans la wilaya d'Adrar. Elle est apparue au XIIIe siècle en Egypte sous l'époque des Ayoubiine et passe ensuite au Maghreb et à Tlemcen à partir du XVe siècle. Appuyée par les zaouïas et les confrères religieuses, la fête du Mawlid Ennabaoui a progressé vers le Sahara à partir du XVIe siècle.

Photo : DR

Durant cette cérémonie, tous les saints locaux sont évoqués. Une véritable relation est établie au niveau cérémonial entre deux éléments, le *baroud* (danse du *baroud*) et la *haddra* (groupe avec *bendir*), deux groupes distincts mais qui se retrouvent mélangés pour la circonstance. Si les hommes s'activent dans la préparation de la poudre, des fusils et des tenues vestimentaires qu'ils porteront à cet effet, les femmes par contre commencent, après avoir moulu les grains de blé, à préparer le couscous pour l'élaboration du repas. D'autres femmes qui ne sont pas affectées à des tâches précises s'occupent à créer une ambiance particulière par des chants à la gloire du Prophète.

Ce moment festif est une tradition bien établie et bien ancrée. La célébration du Mawlid Ennabaoui est organisée par deux régions bien distinctes, Adrar, Timiet Bouali se partagent la cérémonie de la fête destinée à la nativité du Prophète. Timimoun et ses environs fêtent le *S'boue* où beaucoup de personnes affluent de partout même de pays limitrophes tels que le Mali et le Niger et parfois de France. Traditionnellement, la population de la wilaya d'Adrar fête et célèbre El-Mawlid Ennabaoui le premier jour dans les communes de Timi et de Bouali.

Le septième jour, Timimoun leur vole la vedette. En effet, cette région est très appréciée pour sa vaste palmeraie et la féerie de ses sites, les gens s'y donnent rendez-vous pour fêter comme il se doit cet événement religieux. Depuis plus d'une semaine, les habitants s'affairent sans relâche au nettoyage de la cité où des sacs de farine sont affrétés. Les femmes les réceptionnent et sans répit, dans une ambiance colorée et fraternelle, roulent ce fameux couscous très apprécié dans la région et par les visiteurs occasionnels.

Les hommes s'activent et préparent leurs tenues de parade et la poudre qui fera parler leurs fusils. Dans les mosqués, les versets coraniques sont psalmodiés du crépuscule au lever du soleil où une grande *fatha* regroupe l'ensemble des fidèles, à l'aube, afin d'invoquer le pardon et la bénédiction divine. Une tradition ancestrale pour marquer le baptême de notre Prophète (QSSSL). Sitôt ce rituel achevé, les gens déambulent dans les ruelles et Timimoun devient trop étroite pour contenir ces grappes humaines. Ils sont venus de partout, du nord, du sud, parfois même de l'étranger. Les autochtones sont parés de leurs plus beaux habits où le blanc domine et la tête recouverte d'un long turban (*chèche*) qui les protège des rayons ardents du soleil. Les femmes portent des tenues étincelantes (*izar*) et se font belles pour la circonstance par l'application d'un maquillage traditionnel où le khol et le *meswek* mettent en relief leur beauté.

Le henné est omniprésent et tous (hommes et femmes) s'enduisent les mains en guise d'ornement. Le but est de se retrouver, au courant de l'après-midi, dans un endroit à 2 ou 3 km de la ville appelée «Houfrat Ouled Belkacem». Pas une place de libre, puis tous attendent l'arrivée imminente de tribus locales brandissant l'étendard. Celle qui parviendra à le planter avant les autres sera élue tribu de l'année et remettra en jeu cette précieuse couronne l'année suivante. Une ambiance formidable règne et on oublie pour un instant les tracasseries de la vie quotidienne. Une aubaine pour ceux qui se sont déplacés. Un spectacle à ne pas rater ! Des troupes folkloriques constituent l'attraction principale de cette journée. Sous un rythme enivrant et affirmé qui vous fait chavirer, des chants sont fredonnés en éloge au bon Dieu et à son Prophète (QSSSL).

Dans des gestes immarcescibles, arborant de belles gandouras d'un blanc immaculé, des hommes dansent, armés de fusils. Leur danse dure et soulève l'engouement de la foule, puis, soudain, dans un éclair étourdissant, la poudre tonne dans un immense tas de poussière, sous les applaudissements nourris des spectateurs abasourdis. Cette joie et cet enthousiasme qui se lisent sur les visages rassurent et dans un élan de solidarité générale, chacun est heureux, oubliant, pour un instant, les soucis et les tracasseries de la vie quotidienne pour se laisser bercer et emporter par ce rythme qui défoule inlassablement. Une pause est marquée pour aller déguster ce couscous servi dans des plats en bois. Un vrai délice pour le palais. Assis à même le sol, formant des groupes de 8 ou 10 personnes, les convives s'installent. Dans un ordre immuable, lait, dattes, *melfouf* (brochettes) défilent. Puis arrive le couscous orné de viande et de légumes recouvert d'un plat métallique. Sitôt le couvercle soulevé, quelqu'un se saisit de la viande et commence une répartition équitable, *tesmaf* par petites boulettes. Salade, fruits et limonade clôturent ce repas. Le spectacle reprend l'après-midi et les gros tam-tam, *galal*, se font entendre au loin rameutant une foule ravie. Cette manifestation religieuse et culturelle nous change de l'ordinaire. La fête se prolonge tard dans la soirée par des parades de danse où les hommes se livrent un combat en croisant le fer (épées de fabrication artisanale), parfois des gourdins les remplacent sous le rythme saccadé du *bendir* et des *aghlal*. Cette danse, appelée *sara,* attire de nombreux curieux et d'habitués qui bravent le froid et chacun se réchauffe comme il peut et n'ose quitter cette place où se déroule ce somptueux spectacle.

Des assiettes pleines saupoudrés de cumin et de sel sont gracieusement distribués. C'est le *bienno*, un véritable délice pour les narines et le palais. Le mercure, dans la journée, ne se montre guère clément et les premiers rayons solaires vous réchauffent et vous rappellent la dure réalité et le féerie du Sud algérien mais ils vous réchauffent aussi le cœur.

L'appel est lancé pour le développement et la réhabilitation du tourisme dans la région. Rappelons au passage, que cette cérémonie dure douze jours. Dans les mosquées, entre les prières du maghreb et d'el-Ichâa, des chants religieux *«madaïh nabaouia»* à la gloire du Prophète sont également à l'honneur. Le thé mousseux accompagné d'un mets à base de blé, de pois chiches est servi aux participants connu sous le nom de *borda*.

E. H. S.

En librairie — *LE BOUT DU TUNNEL* DE AOMAR IDDIR

Un village, une famille, une culture de résistance et d'espoir

Le bout du tunnel, un village, une famille, une culture de résistance et d'espoir, c'est ainsi que l'on pourrait résumer le contenu du roman de 302 pages édité par Aomar Iddir aux éditions El-Amel. *Le bout du tunnel*, qui s'apparente à un récit historique et au reportage sur les très dures conditions de vie d'une famille, Oumalou, et d'un village, Tagrourt, durant l'occupation française permet à l'auteur et au lecteur de faire une inspection détaillée du foyer de Vakhlish Oumalou.

La forme architecturale de l'habitat traditionnel, la distribution de l'espace, la répartition des tâches entre ses occupants, leurs sentiments et comportements sont placés sous les projecteurs de l'auteur.

Outre ce qui précède, on y découvre le contraste absolu entre la dignité inébranlable dont font preuve les membres adultes du foyer et le dénouement total de leur condition sociale, au demeurant identique à celle des autres habitants du village en cette fin du règne colonial en Algérie, exception faite de Pitouch Nezoukh qui, par son aisance sociale dissimulée, non par pudeur mais par crainte et avarice, et sa collaboration avec l'occupant sort du lot des habitants de Tagrourt. Le roman a pour cadre, en effet, la famille Oumalou et le village Tagrourt sur le mont Ikhlef de Larbaâ Nath Irathen, et pour fil conducteur Lamara, fils de Vakhlish, qui rêvait d'intégrer l'école française en dépit des préjugés culturels prégnants au sein du village et de l'interdit politique édicté par les moudjahidine.

Ce double tabou surmonté grâce à l'intercession de Rabah, l'émigré et gendre de la famille Oumalou, donne l'occasion à l'enfant, admis avec 3 ans de retard, de vivre des sentiments contradictoires, heureux de pouvoir réaliser son rêve mais peiné et blessé par le constat ahurissant de l'extrême et flagrante pauvreté de son état, et ce, malgré les efforts consentis par ses parents.

L'auteur, qui semble dressé, à travers ce livre la première partie d'une autobiographie, se sert de deux périodes de l'année, celle de la scolarité et celle des vacances, pour fouiller en profondeur deux mondes différents, l'environnement urbain de l'école peuplé de «romis» et d'auxiliaires autochtones et la vie, au sens large du terme, du village Tagrourt, microcosme du monde rural des années 1950 et début des années 1960. Malgré leur courte durée, les périodes des vacances prennent largement le pas sur celles de la scolarité. Les succès scolaires de l'enfant et les diverses réactions du milieu scolaire passent au second plan derrière les préoccupations sociales quotidiennes qui dévoilent, elles, tout un patrimoine culturel fait d'efforts permanents multiformes, de résistance physique et morale à tout épreuve et d'espoir de vaincre tous les obstacles.

De fait le foyer de Vakhlish Oumalou sort du tunnel grâce au travail incessant de tous ses membres, L'Hocine, l'aînée des garçons, revient sain et sauf du maquis et Lamara, le cadet des deux garçons du foyer, obtient son certificat d'études dans un pays libéré de l'oppression coloniale. Chemin faisant, l'auteur convoque toutes les mœurs et coutumes du village, semblables à celle de toute la Kabylie de l'époque, notamment en faisant défiler les personnages marquants, masculins et féminins, attachants ou détestables du village Tagrourt. Dans la première catégorie figure, outre les membres de la famille Vakhlish, un personnage exceptionnel qui se distingue par ses connaissances, son humanisme et son patriotisme. Ce modèle de fidélité à sa culture, à sa langue, à son identité et même à l'unique femme de son cœur décédée prématurément, rendra son dernier souffle à la fin de la guerre de Libération nationale.

Y. B.